

## Wahlain et Brye

*Hervé Dumez*

La coalition s'était reformée aussitôt la nouvelle du retour de Napoléon connue. Il n'y avait d'autre solution que de battre les différents groupes d'armée séparément. À nouveau, il fallait manœuvrer en forces denses, d'un côté et de l'autre, faire marcher les régiments sur les lignes intérieures.

Le 16, à Ligny, les Prussiens avaient été bousculés. Ils se retiraient vers Bruxelles. Désormais, les Anglais. Encore fallait-il que les troupes de Blücher ne reparussent pas, au plus mauvais moment.

Un tiers des effectifs est donc chargé de les suivre, pas à pas, et de les empêcher de rejoindre Wellington. Le 17, à onze heures, le commandement est confié à Grouchy. En vingt ans, à force de campagnes, en Espagne, en Russie et ailleurs, grâce à son courage, son dévouement, mais sans éclat, il a monté les échelons de la hiérarchie. Les grands sont morts, comme Kléber au Caire, Desaix à Marengo, Lannes à Essling, ou se sont retirés, lassés de ces guerres sans fin. Murat est puni et tenu à l'écart. Pour la première fois, Grouchy reçoit un commandement autonome. La consigne est claire : poursuivre les Prussiens, sans les laisser échapper, et se tenir en liaison constante avec le gros de l'armée.

La pluie est battante, les chemins argileux perdus dans la boue. Le corps d'armée s'enfonce à la suite de l'armée prussienne. Grouchy, à peine rassuré de se sentir à trois heures de la ferme du Caillou, quartier général de l'Empereur, s'inquiète. Pendant qu'il chemine, alors que la pluie a cessé, à cinq heures du matin, Napoléon a pris sa décision : l'armée se lancera à l'assaut des positions de Wellington. De onze heures à treize heures, sous le grondement de l'artillerie, les troupes françaises montent vers les hauteurs, sont repoussées, repartent au combat.

À trois heures de marche de là, dans la chaumière de Walhain, Grouchy déjeune avec ses officiers quand s'élève au loin le bruit d'une canonnade. Il est onze heures : le feu s'est ouvert à Saint-Jean. Le général Gérard, après avoir collé son oreille au sol et identifié le bruit, s'écrie qu'il faut marcher au canon. D'autres l'approuvent aussitôt : l'Empereur doit être en train de livrer bataille à Wellington. Une minute, Grouchy hésite. Il n'apprécie guère que des subordonnés prétendent lui dicter sa conduite. Il a par ailleurs des instructions précises et décide d'appliquer à la lettre la mission à lui confiée. En silence, sombres, à la tête de leurs régiments, les



August Neidhardt  
von Gneisenau,  
George Dawe (1818)

officiers reprennent la route. Grouchy s'angoisse peu à peu, rempli d'indécision : pas de trace des Prussiens. Des éclaireurs reviennent enfin, porteurs d'une étrange nouvelle : l'ennemi aurait infléchi le chemin de sa retraite, quitté la route de Bruxelles et marcherait vers le flanc de l'armée principale. À nouveau, Grouchy hésite, temporise : il attend un nouvel ordre, signé de la main de l'Empereur, porté par un officier de liaison, annulant son ordre de mission. Au moment même où l'infanterie prussienne fait basculer le sort.

Dans la nuit du 16 au 17, celle-ci ayant perdu son général, Blücher, que ses officiers pensent mort ou prisonnier, engluée dans la boue, transie de pluie, faisait retraite après la défaite de Ligny sur la route de Bruxelles. Au milieu de la nuit, au milieu de ce chaos d'hommes, de chevaux et de canons, les officiers prussiens s'étaient rassemblés au bord de la route, près du village de Brye. Parmi eux, un général de cinquante-quatre ans, le chef d'état-major de cette armée au bord de la dislocation : Neidhardt von Gneisenau. En l'absence du vieux Blücher, le chef très populaire, le « général en avant », pour la première fois de sa carrière lui aussi, Gneisenau assume seul le commandement. Il n'est guère apprécié de ses collègues. Considéré comme un intellectuel, il les fait enrager depuis deux ans. Ayant analysé la stratégie de Napoléon, la manœuvre sur lignes intérieures permettant de détruire une à une les armées ennemies en évitant qu'elles ne se regroupent, il a mis au point, patiemment, une parade. Dès que Napoléon approche, il fait reculer l'armée prussienne ; dès que, ne trouvant rien devant lui, Napoléon fait mouvement pour défaire un autre des coalisés, il la fait avancer, harcelant les troupes françaises. Le 13 septembre 1813, il ordonne de passer l'Elbe, près de Wartenberg, à des régiments épuisés pour enfoncer le flanc de l'ennemi. Sitôt que les Français se sont retournés, il a imposé une manœuvre aberrante : traverser la Saale et faire mouvement vers l'ouest, à contresens, perdant toute liaison, coupant l'armée de ses arrières, se dirigeant dans le dos de l'ennemi, et provoquant ainsi l'encerclement à Leipzig. Von Yorck, chef d'armée, a plus d'une fois protesté contre ces plans, sophistiqués jusqu'à en paraître absurdes, mais Blücher a toujours couvert et suivi son subordonné. Dans la nuit du 16 au 17 juin, Gneisenau n'a plus ce soutien protecteur : il commande. Il a rongé son frein dans de petites villes de garnison, puis a été humilié comme toute sa génération par le désastre de Iéna et Auerstädt. D'avril à juin 1807, il a défendu brillamment un petit port de Poméranie, Kolberg, face à l'armée française. Plutôt que de retrancher les troupes derrière les vieilles fortifications, il a conçu une défense mobile, dynamique, structurée autour de bastions avancés, faite de décrochements et de contre-attaques. Il n'a rendu les armes, le 2 juillet 1807, qu'après avoir

reçu, des mains d'un officier que les assiégeants avaient laissé passer, sa nomination au grade de lieutenant-colonel et l'ordre de cesser le combat.

Puis il a réfléchi, théorisé, écrit, mis en place les réformes, aux côtés de Stein et Scharnhorst. Il est devenu enfin le chef d'état-major de l'armée silésienne, sous Blücher.

Ce soir-là, dans la pluie et la boue, il porte enfin la responsabilité pleine et se souvient peut-être de tout ce cheminement. Il y a la route de Bruxelles, praticable et pavée, conduisant à la Meuse et garantissant une retraite honorable vers l'Allemagne. Et il y a, au nord, les chemins détremés, difficilement praticables, dangereux, où l'armée peut patauger et s'engloutir, qui mènent du côté de Wellington, vers Wavre, au travers du Brabant. Sur sa selle, après avoir consulté une dernière fois sa carte, tendant le bras droit, tel qu'il est représenté à Berlin *Unter den Linden*, Gneisenau formula son ordre : « l'armée fait mouvement au nord, vers Wavre. » Les officiers prussiens, en pestant, durent s'exécuter : il fallut pousser les canons, tirer les chevaux, patouiller dans les fondrières. Moins de deux jours plus tard, le 18 juin après-midi, l'armée prussienne surgissait à Plancenoit, transformant en déroute l'échec des charges françaises contre les positions de Wellington.

La nuit tombée, la bataille achevée et gagnée, alors que les troupes, épuisées, bivouaquaient, Gneisenau obligeait un régiment de cavalerie et quelques batteries d'artillerie, à se remettre en marche et entamait la poursuite. Comme les soldats s'endormaient en marchant, il faisait chanter le choral entonné à Leuthen par l'armée prussienne : *Nun danket alle Gott*. De temps en temps, il ordonnait que quelques boulets fussent tirés pour continuer d'effrayer la débandade des Français. De Genappe, Napoléon qui voulait y passer la nuit, dut s'enfuir en toute hâte, abandonnant aux Prussiens sa voiture, son chapeau et son épée. Manqué de peu. Au matin, les troupes prussiennes s'arrêtèrent à Mellet, à dix-sept kilomètres du champ de bataille, s'effondrant de sommeil.

Cette même nuit, dans une calèche de louage légère, épuisant ses chevaux, fébrile, un homme se hâtait vers Bruxelles, puis de là vers la mer, où un navire l'attendait. Il devançait tous les coursiers. Le lendemain, profitant de son avance, il faisait sauter la bourse de Londres. Il s'appelait Rothschild.

En Allemagne, ce même jour, les cloches carillonnent. À Paris, Fouché apprend la nouvelle lui aussi.

Seul entre tous, le 19 au matin, Grouchy ne sait pas. Il a tenté de suivre les Prussiens et ne les a pas trouvés. Il a reçu un mot de Napoléon, enfin, lui ordonnant de se joindre à lui et a fait route au nord. Il tombe alors, à Wavre, sur l'arrière-garde de Gneisenau, installée là la veille pour couvrir



Emmanuel de Grouchy,  
colonel au 2<sup>e</sup> dragon en 1792,  
Georges Rouget (1835)

le mouvement audacieux du corps d'armée prussien. Gérard conduit une charge terrible et tombe, grièvement blessé. Grouchy prend finalement Wavre. Il attend toute la nuit, oublié. Le 20, à dix heures du matin, un officier d'état-major exsangue lui apprend la catastrophe.

Alors il se révèle. Rassemblant ses officiers, dans la voix des larmes de colère et de souffrance, il se justifie devant eux, muets, tout en se condamnant. Puis il donne l'ordre de retraite. Entouré de forces cinq fois plus nombreuses, pourchassé à travers un pays hostile, il conduit son armée, la dernière, sans perdre un canon, vers la frontière. Elle sera licenciée après avoir passé la Loire.

Nommé par la Restauration pair de France, montrant beaucoup de mérite et d'énergie dans les diverses fonctions qu'il occupera par la suite ■

### Références

Haffner Sebastian & Venohr Wolfgang (1983) *Profils prussiens*, Paris, Gallimard.  
Zweig Stefan (1986) *Les très riches heures de l'humanité*, Paris, Belfond.